

L'utopie de Jacques Brel est encore parmi nous

SCÈNES « L'Homme de la Mancha » débute vendredi à Bruxelles avant Liège



Philip Jordens, le plus brillant des fous. © DANNY WILLEMS

La folie suprême n'est-elle pas de voir la vie telle qu'elle est et non telle qu'elle devrait être ? Sage citation de Cervantès à laquelle nous répondons : chiche, Don Miguel, laissons-là la folie des observateurs sans imagination pour suivre plutôt les doux rêveurs. Nous en avons justement croisé une belle poignée, ce week-end, dans le centre de Bruxelles. De ceux qui croient en d'« inaccessibles étoiles » et finissent par décrocher la lune. Parmi eux, Philip Jordens est peut-être le plus brillant des fous, lui qui a fait le rêve de donner une nouvelle version de *L'Homme de la Mancha*, comédie musicale américaine adaptée et interprétée par Jacques Brel il y a 50 ans à La Monnaie. Mais attention, pas question d'en faire un simple remake du remake ! Avec l'aide de Michael De Cock et Junior Mthombeni à la mise en scène, *Don Quichotte* devient une ode à la diversité culturelle de Bruxelles. Quant à la Mancha, elle ne fait plus qu'une avec notre capitale belge où il est encore permis de croire en un rêve commun.

Babylone musicale

Ils viennent aussi bien d'Anvers que du Brabant wallon, mais aussi des Etats-Unis, du Liban, d'Argentine ou d'Uruguay, et sont une quarantaine à avoir bâti, non pas des châteaux en Espagne, mais une Babylone musicale. Flamand, Philip Jordens chante en français le rôle-titre de *Don Quichotte*. Originaire de Kinshasa, le rappeur Junior Akwety donne à la partition de Sancho Panza des airs de rumba. Albanais, la soprano Ana Naçe confère à Dulcinea un petit parfum venu des Balkans. Sur le plateau se mêlent des musiciens de La Monnaie et des comédiens plus ou moins

novices.

« Nous avions envie que la ville soit sur le plateau, que Bruxelles en soit la muse, explique le directeur du KVS Michael De Cock. On a donc cherché qui pouvait représenter Bruxelles aujourd'hui. On a cherché des gens multilingues, multiethniques. D'habitude, à l'opéra ou ailleurs, on voit des gens qui se ressemblent très fort alors qu'ici, il y a un énorme brassage. Il y a des Namurois, des Anversois, des Marocains, des Congolais, avec chacun des traditions de jeu très différents. Nous n'avons pas changé le livret mais,

pour donner une résonance contemporaine, nous jouons sur la scénographie, les costumes, les images, et surtout cette incroyable énergie qui se dégage, pour montrer que ça se passe ici et maintenant. » En guise de moulins à vent, vous croiserez notamment des pelleteuses moulinant leur gueule d'acier pour démolir des immeubles bruxellois. Et la ville fera son apparition sur la scène, littéralement, physiquement, majestueusement, dans un final sublime de poésie, dont on vous laisse la surprise.

L'impossible rêve

Dans cette comédie musicale qui tire plutôt vers la tradition d'un Kurt Weill ou d'un Bertolt

Brecht que vers *West Side Story*, Tenjou est de respecter l'œuvre telle qu'imaginée par Jacques Brel, tout en la rendant contemporaine. « C'est l'histoire d'un homme qui ose encore rêver dans un endroit où rêver est impossible. A une époque où les politiques veulent nous faire peur, nous voulons montrer que Bruxelles, au contraire, est un laboratoire qui devrait rendre jalouses toutes les capitales du monde. On peut vivre ses rêves ici plus qu'ailleurs. Je suis convaincu que les meilleurs spectacles de demain, on les créera avec des énergies comme celles que nous avons sur le plateau, et pas dans des spectacles de copains qui se sont connus au Conservatoire et

qui restent entre eux pour créer. »

A l'issue du premier filage, Peter de Caluwe, directeur de La Monnaie, est sorti enchanté d'un spectacle qui tranche, pourtant, avec le cadre plus classique des productions habituelles : « C'était l'impossible rêve de Philip Jordens et je trouve que c'est parfaitement réalisé ! C'est à la fois naïf et extrêmement poétique. Et puis, c'est symbolique de créer, dans ce quartier des prostituées, une pièce sur un homme qui vient en aide aux marginaux, qui voit en eux leur âme et leur poésie. »

CATHERINE MAKEREEL

Du 14 au 28/9 au KVS, Bruxelles.
Du 18 au 22/12 au Théâtre de Liège.

Philip Jordens « Je n'avais pas cherché Brel »

ENTRETIEN

Rêver un impossible rêve (...) Tenter, sans force et sans armure, d'atteindre l'inaccessible étoile, telle est ma quête ! » Quand Philip Jordens entame ce refrain connu du plus célèbre des chanteurs belges, c'est Jacques Brel en personne qui se matérialise sur scène. Même voix, même émotion. Physiquement aussi, l'illusion est troublante. Mêmes traits coupés au couteau, même allure effilée : sur le plateau des répétitions de *L'Homme de la Mancha*, Brel semble ressuscité dans le rôle du triste chevalier à la triste figure, qu'il joua il y a 50 ans en adaptant la comédie musicale américaine de Dale Wasserman, Mitch Leigh et Joe Darion à Bruxelles. Si Philip Jordens accomplit un tel trompe-l'œil (et oreille), c'est qu'il pratique ce mirage depuis tout jeune. Il a même fait le tour du monde avec son *Homme à Brel*. Rencontre avec un chanteur qui s'est aussi fait un nom sur les planches, notamment dans *Le sec et l'humide* d'après Jonathan Littell, joué dans le In d'Avignon en 2007.

Jacques Brel, c'est toute votre vie ?

C'est partiellement ma vie, mais je ne l'ai pas vraiment cherché. A l'école, avec un ami pianiste, pour échapper au sport obligé pendant la récré, on a convaincu le directeur de préparer un spectacle pour la fancy-fair. A la fin de l'année, j'ai donc chanté *Les bourgeois* et Amsterdam devant des gamins de 17 ans, flamands, qui ne connaissent rien de Brel et écoutaient plutôt Nirvana ou Pearl Jam. Ils se sont mis à miauler. Dans mon souvenir, c'est comme si j'avais chanté Amsterdam devant l'Olympia. Puis, j'ai commencé à chanter dans un bistrot, à Louvain, et ça ne s'est pas arrêté.



Philip Jordens. © DANNY WILLEMS

« L'homme de la Mancha » fut la seule fois où Brel interpréta l'œuvre de quelqu'un d'autre. Savez-vous quelle est son histoire avec cette comédie musicale ? Il s'identifiait très fort aux héros de Cervantès. Il est tombé amoureux de la comédie musicale, qu'il a vue trois fois à New-

York. Quand il a voulu la jouer en Europe, il est allé à Los Angeles pour demander les droits. Il n'était pas encore très connu aux Etats-Unis. Il est passé devant des messieurs, cigare en bouche, qui lui ont dit, après l'audition, que ça ne ressemblait à rien, que cette pièce avait été écrite pour des chanteurs d'opéra et que ce n'était pas pour lui. Il en a été blessé. Plus tard, ces mêmes hommes se sont un peu renseignés, et même s'il n'y avait pas Google à l'époque, ils se sont rendu compte de la notoriété de Brel, et lui ont donné le feu vert.

Que représente *Don Quichotte* aujourd'hui ?

L'enthousiasme. C'est un mot qu'on entend de moins en moins. Ça vient du grec et ça veut dire « habité par Dieu ». Je ne suis pas croyant mais c'est beau d'imaginer qu'on soit tous habité par un même rêve. Aujourd'hui, les gens s'occupent plus d'eux-mêmes. On entend plus parler de selfie que d'enthousiasme. ■

Propos recueillis par C.M.A.

Le Grand Feu Mariage contre-nature

Il y a quelques jours, François Morel faisait sensation sur France Inter en déclamant sur Booba et Kaaris sur un air de Chopin, dans le but de révéler la vacuité (et surtout la vulgarité) des textes des rappeurs ultra-médiatisés. D'autres mariages musicaux, aussi contre-nature en apparence, enfantant au contraire d'univers fertiles. Avec *Le Grand Feu*, le rappeur Mochélan s'empare de l'œuvre de Jacques Brel pour lui donner un nouveau souffle. « Je connais Brel depuis que je suis tout petit, grâce à ma mère », sourit le Carolo. Et même si le chanteur de *Nés Poumons Noirs* s'est, depuis, fait un nom dans le hip-hop belge, il ne manque jamais de glisser du Brel dans l'autoradio, pour le plus grand plaisir de son fils de 7 ans, qui lui réclame *Ne me quitte pas*, en boucle. « Je me suis rendu compte que certains de ses textes sont d'une incroyable actualité ! »

Le Diable, Le Troubadour ou encore *Les filles, les chiens* : ses chansons résonnent étonnamment avec 2018, parlant d'amour, de liberté, d'aventure, de mort ou de solitude. « Il ne s'agit pas de faire du Brel à la Brel mais de se l'approprier. » Accompagné par le musicien Rémon Jr, Mochélan s'est aussi plongé dans le livre Jacques Brel, auteur de sa fille France Brel, pour que ce spectacle soit aussi une traversée de l'homme, de sa vie, de sa pensée. « Avec ce livre, qui dévoile des inédits et contextualise ses chansons, on y a vu un potentiel théâtral pour s'éloigner du cabaret ou du simple concert. »

Contactés, les ayants droit de Brel ont approuvé le projet, moyennant un droit de regard. « On a transmis des maquettes d'enregistrement », souligne le metteur en scène Jean-Michel Van den Eyden. La principale contrainte, c'est qu'on doit entendre le thème original. Malgré tout, ils acceptent qu'il y ait un travail musical pour donner un autre rythme. Par le hip-hop, on va pouvoir toucher d'autres générations, notamment des jeunes qui pourraient penser que c'est un truc de vieux. » Et redonner ses lettres de noblesse à un genre, le rap, plutôt écorné ces temps-ci. ■ C.Ma.

Du 9 au 19/10 à l'Ancre, Charleroi. Le 26/10 à la Ferme du Bièreau, Louvain-la-Neuve. Du 11 au 13/2 au Mariage, Mons.



Mochélan donne un nouveau souffle à l'œuvre. © L. ARTAMONOV